

Être libre est-ce être indifférent au jugement d'autrui ? Sommes-nous responsables des actions d'autrui ? Un monde sans autrui est-il possible ?

Il n'est pas nécessaire de s'y aller si loin pour trouver autrui. Il est partout. Nos parents, nos amis, nos voisins, ou même les passants inconnus de la rue, font partie de la vaste quantité des personnes qui peuplent la planète. Nos rapports à eux peuvent se situer dans une grande échelle qui va dès l'amour à la guerre ou de l'importance vitale à l'indifférence.

Quand les mots d'autrui blessent, on questionne sa liberté. Alors, est-ce qu'il faut être indifférent au jugement de lui afin d'être libre ? Ses décisions, ses actions, est-ce qu'elles dépendent de nous ? Pourrions-nous vivre sans lui ?

Au début, on pourrait partir dès la thèse stoïque. Quand quelqu'un nous fait un mal psychologique, nous nous rendons tristes comme s'il avait le pouvoir de décider sur nous-même. Par contre, si l'on pense, ses mots qu'il utilise ne sont qu'un symbole pour représenter une idée. Les mots elles-mêmes ne sont rien. Au fond, ce n'est que nous qui décidons ce qu'on veut comprendre. Donc, d'un point de vue stoïque, la solution pour éliminer ces maux, étant quelque chose qui ne dépend pas de nous, n'est qu'ignorer les images. Cela nous rendrait libres.

Par contre, quand on se dispose à suivre un tel chemin, on trouve certaines entraves qui causent que nous nous repensons le paradigme vers autrui. En effet, selon les stoïciens, la liberté ne pas seulement empêchée par ce qu'on considère normalement des maux. L'amitié, par exemple, bien qu'elle soit un des plus positifs rapports à autrui, elle peut devenir une profonde dépendance, qui nous rendrait esclave. Mais, est qu'on n'a pas la liberté de s'esclavager ?

Si l'on revient à notre enfance, on pourrait voir même comment autrui est le causant des fondations de notre vie. Nous sommes aimés par nos parents et appris par ce qu'on a écouté et répété d'eux. En effet, si l'on suit les sources des connaissances, on comprend qu'ils n'existent indépendamment des autres. Mais, l'autoconscience non plus. Comme disait Jean-Bertrand Pontails : « Nous sommes fait d'autrui. L'illusion est le moi qui prétend être un »

Donc, si l'on est constitué par autrui, l'indifférence totale vers lui tourne en utopie. Or, cela ne signifie pas vivre totalement dans l'opinion d'autres. En effet, ce qu'on appelle vanité ne serait que l'exagération du désir fondamentale d'être reconnu.

On note que s'attacher volontairement autant à la foule comme à la solitude entraîne un change dans nous-même qui nous aliène ou nous fait éprouver l'ennui. Comme disait Kant, « on se taille une place parmi nos compagnons, qu'on peut souffrir mais, dont on ne pas se passer »

En somme, on trouve une ambivalence dans le rapport à autrui. Ami, ou ennemi, l'homme a deux penchants vers autrui qui Kant synthétise dans le terme « L'insociable sociabilité des hommes ». L'image de Schopenhauer est claire : nous ne sommes que des porcs-épics ballotés deçà et delà.